

L'inondation

C'était une nuit du mois de mars. Tout était calme. La petite ville, enfouie dans la nuit, paisiblement dormait. Le matin allait bientôt pointer son nez, dévoiler le désastre auquel personne n'avait voulu penser.

Henri est debout, comme tous les matins, à 5 heures. Dans une heure il prendra son poste à l'usine de caoutchouc. Son rôle consiste à contrôler le bon fonctionnement des machines et à intervenir si un incident technique se présente.

Sa femme, Catherine, dort encore. Son travail à la poste ne débute qu'à 8 heures. Leur fils Paul, âgé de 18 mois ne se manifesterait que dans 1h30 environ.

Tout est comme d'habitude. Pourtant ce matin Henri est inquiet. Oh pas à cause de son travail qui, de toute manière, varie peu d'un jour à l'autre, depuis 5 ans qu'il est dans la même entreprise. Il sait très bien qu'il va encore se heurter à son chef qui, sans arrêt, brade la sécurité pour augmenter le rendement. Mais aujourd'hui la sécurité à l'usine n'est pas son problème. Pas à cause non plus de la fin du mois qui, sur le plan financier et comme toutes les fins de mois, est un peu difficile. Henri est inquiet car il a vu l'eau du fleuve monter dangereusement.

Ce matin là Henri, comme il le fait depuis quelques jours avant de se rendre à son travail, va évaluer la gravité de la situation. Il habite un quartier populaire situé au bas de la ville, là où les rues descendent en pente douce vers la rivière. C'est un quartier au réveil matinal et déjà d'autres voisins, tout comme lui, se dirigent vers les rues basses avec la même idée en tête : vérifier la hauteur des eaux. Aucun d'entre eux n'en est à sa première inondation. En fait la même histoire se reproduit chaque début de printemps entraînant les mêmes gestes. Et puis des digues ont été construites pour protéger les bas quartiers des plus grosses crues et elles n'ont jamais failli depuis un siècle qu'elles existent. Il n'y a donc pas lieu de s'inquiéter outre mesure. Cette année, rien de plus rien de moins... enfin pour le moment.

Devant les dernières maisons, il y a une allée bordée d'arbres, large de plusieurs mètres, lieu des jeux de boules, des promenades dominicales et des festivités plus ou moins officielles. La rivière se trouve légèrement en contre bas de cette allée. Elle y apporte la fraîcheur idéale aux journées de canicule mais aussi l'eau de ses cycliques débordements.

Il fait encore nuit et pourtant on pourrait presque apercevoir une lueur d'inquiétude dans les yeux d'Henri. Mais pourquoi plus vive cette année ?

Les débordements du fleuve, il les côtoie depuis qu'il est tout petit. Il en connaît les méfaits mais aussi les bienfaits. Il a appris à vivre avec comme tout un chacun dans la région. Il en profite d'ailleurs pour la culture de ses légumes dans son jardin situé sur l'autre rive ; il ne se plaint pas alors des alluvions régulièrement déposées par les eaux vagabondes pourvoyeuses d'enrichissantes substances évitant l'utilisation intempestive d'engrais.

Oui mais...

Il a beaucoup neigé sur les montagnes durant l'hiver, plus qu'à l'accoutumée. Il a tant neigé que cela a provoqué des avalanches à répétition, que les montagnards ne se souviennent plus de la dernière fois où une telle quantité est tombée.

Et puis le temps s'est brusquement radouci et il s'est mis à pleuvoir en abondance. Et la pluie a fait fondre la neige. Alors, dans une situation pareille on peut craindre le pire.

Henri sait tout cela et ses voisins aussi. Il s'attend à une inondation et il ne l'a craint pas. Cependant ce qu'il redoute c'est l'ampleur de cette inondation car il imagine bien que celle-ci sera plus grande que d'habitude au regard des informations reçues et de la quantité d'eau qui est tombée les jours passés.

Mais à ce moment précis de la journée, Henri n'imagine plus rien. Il continue, accompagné d'autres voisins aussi matinaux que lui, à avancer vers le fleuve. L'heure n'est pas à la conversation.

Leurs pas s'arrêtent à la grande allée. L'eau est déjà là, boueuse et bouillonnante, charriant branches, arbres entiers, objets divers et cadavres d'animaux, tous arrachés aux rives inondées.

C'est la consternation car c'est la première fois que l'eau arrive si haut et dans un temps si court. Le premier temps de sidération passé, il faut agir.

Agir c'est retourner sur ses pas, alerter et préparer l'évacuation.

Agir c'est faire vite, très vite pour éviter le pire. Mais le pire est à venir, ça personne encore ne l'imagine.

Avertir et agir vite mais sans effrayer, sans créer de panique.

Ainsi tout le monde repart au pas de course, dans le silence car aucun discours n'est nécessaire pour convaincre du bien fondé d'une action rapide et efficace.

Très vite toutes les maisons s'éclairent. Chacun doit faire le point rapidement sur ce qui doit être impérativement emporté, sur ce que l'on est obligé de laisser. On s'entraide, on s'encourage.

Il faut d'abord évacuer les personnes et les animaux. Il faut convaincre les récalcitrants, tous ceux qui ne croient pas à l'imminence de la catastrophe arguant qu'ils en ont vu d'autres et

que cette crue sera pareille aux autres. Les employés municipaux sont réquisitionnés avec les véhicules de la mairie pour permettre une évacuation plus rapide.

Quand on ne peut pas partir ou qu'on ne le veut pas, on s'installe dans les étages des maisons. Là on se pense en sécurité.

Pendant ce temps la montée des eaux continue inexorablement, impitoyablement.

Henri et Catherine s'activent. Ils ont emportés ce qu'ils pensent absolument nécessaire. Mais comment faire le tri dans tout ce qui fait une vie ? Il a fallu choisir : quelques vêtements, un peu de nourriture, l'argent disponible et tous les documents officiels. Il a fallu abandonner tout le reste en espérant en retrouver une partie après la crue. Ils ont aidés leurs voisins à se préparer et maintenant ils vont quitter le quartier déjà bien inondé pour rejoindre sur les coteaux un des lieux d'accueil aménagés rapidement pour les sinistrés.

Le fleuve lui, n'en peut plus de rouler ses eaux bouillonnantes qui continuent à monter. Celles-ci sont passées par-dessus les digues censées protéger les bas quartiers. Soudain un grand bruit sourd se fait entendre. Le pont du chemin de fer a cédé sous la pression des eaux eu furie créant un mascaret qui s'élance à travers la ville. Dans un fracas terrible celui-ci renverse les maisons par centaines comme des châteaux de carte. Puis les flots ont buté contre les coteaux et sont revenus, par le même chemin, s'étaler dans la plaine. Mais le fleuve n'a pas encore atteint son niveau maximum.

Henri et Catherine tout comme la plupart des habitants ont entendu le vacarme de la vague bousculant tout sur son passage. Ils ont été surpris par le niveau des eaux qui s'est mis à monter d'un seul coup, galopant derrière eux quand ils montaient à l'étage. Mais certains n'ont pas eu cette chance. Prisonniers de leur maison, ils ont été emportés avec elle sans même se rendre compte de ce qui leur arrivait. Pour les survivants l'urgence de quitter les lieux est plus que jamais la préoccupation majeure. Mais comment faire alors que l'eau atteint plus d'un mètre cinquante de hauteur. Heureusement maintenant elle commence à se calmer et devient étale.

Henri et Catherine ont pu se réfugier en catastrophe au premier étage de leur maison qui a résisté car elle ne se trouvait pas sur le passage de la vague. Juste avant, leur petit Paul avait été conduit chez sa grand-mère qui habite sur les coteaux. Mais que faire maintenant dans cette atmosphère d'épouvante où l'on entend crier de partout, où les gens appellent « au secours, venez nous chercher ! » mais en vain. Il n'y a plus d'électricité. Une petite pluie fine s'est mise à tomber ce qui ajoute de la difficulté.

De partout les barques s'affèrent pour embarquer le plus de personnes possible et essayer de sauver ce qui peut l'être. Même le cirque installé en haut de la ville, a mis ses éléphants au

service des sinistrés. Mais c'est un paysage d'apocalypse comme jamais mémoire aussi ancienne fut-elle ne pouvait se souvenir. Même un bombardement n'aurait pu faire plus de dégâts.

Nous entamons le deuxième jour de l'inondation. L'eau ne monte plus mais il n'y a pas encore de signe de décrue. Le courant reste fort ce qui rend les conditions de circulation des barques de sauvetage difficile. Celles-ci doivent en plus se frayer un passage au milieu de tout ce qui flotte.

Mais un autre drame est en train de s'ajouter au premier. De l'étage de leur maison, Henri et Catherine ont commencé à voir, mais surtout à entendre, les maisons s'écrouler. La peur, petit à petit les a gagnés. Ils en avaient été protégés jusque-là par la célérité de leurs actions. Mais à présent l'attente impuissante d'hypothétiques secours les livre à leurs angoisses. Ils continuent à espérer, solidaires l'un de l'autre, sans savoir cependant comment sont organisés les sauvetages. Prisonniers des eaux mais aussi de leur maison dans laquelle ils se sentent de moins en moins en sécurité, ils se retrouvent dans l'impossibilité d'agir. Cette demeure, comme toutes celle de la rue, dans ce quartier populaire, était construite en torchis. Ce dernier si protecteur contre le froid de l'hiver et la chaleur de l'été, apprécie beaucoup moins l'eau, surtout stagnante. Alors les maisons, imprégnées, l'une après l'autre, fondent et dans un grand vacarme, s'effondrent. Hélas Henri et Catherine n'ont pas eu longtemps à attendre et à espérer. Tout d'abord, ils ont senti les murs bouger. Puis le plancher s'est écroulé. Ils ont tenté de s'accrocher à ce qu'ils pouvaient mais les forces leur ont manqué et l'onde les a emportés. Plus bas, en aval, dans le quartier des riches armateurs, les grandes maisons en brique cuite ont résisté à l'arrogance des flots. Mais Henri et Catherine n'ont pas eu cette chance.

Maintenant l'eau se retire lentement et la ville peut compter ses morts. L'église abbatiale, a été aménagée pour accueillir les cent vingt cercueils des victimes de cette catastrophe. Cent vingt cercueils identiques pour cent vingt personnes égales devant la mort. Celle-ci a effacé les différences même s'il faut bien reconnaître qu'elle a touché en priorité les petites gens. Toute la ville est présente pour leur rendre un dernier hommage. Chacun pleure un ami, un voisin ou un parent. A ce stade-là toutes les douleurs se valent et le deuil est collectif. Paul se tient dans les bras de sa tante venue tout spécialement pour ce triste événement et héritière d'une bien lourde responsabilité face à ce petit bonhomme devenu orphelin. Du haut de ses 18 mois celui-ci essaye de comprendre ce qui se passe. Il regarde les gens autour de lui, bien droit et les yeux grands ouverts. Il entend les pleurs et les plaintes. Mais réalise-il qu'il ne verra plus son père et sa mère ? Pour l'heure il peut compter sur la protection bienveillante de sa famille. Plus tard il devra vivre avec cette triste réalité : la disparition de ses parents.

La presse de tout le pays a relaté ces événements, a publié les photographies du pont emporté, des maisons effondrées, des quartiers dévastés. Des appels aux dons ont été lancés. Dès lors l'aide matérielle est arrivée en abondance et de partout, même de l'étranger. La reconstruction va pouvoir commencer.

C'est un matin du mois de mars. Tout est calme. La ville se réveille lentement sous un pâle soleil de fin d'hivers. Rien ne va venir déranger la tranquillité des habitants.

Il est encore tôt mais Isabelle se promène déjà sur cette allée de platanes qui longe le fleuve. Celui-ci coule paisiblement laissant ses eaux se refléter dans le bleu du ciel de cette journée naissante. Elle profite de ce moment de loisir pour s'attarder devant les demeures qui bordent cette allée et qui sont toutes construites dans le même style art déco. C'est joli, harmonieux et agréable à voir. Bien qu'elle ne soit arrivée que depuis quelques jours et que ce soit la première fois qu'elle met les pieds dans cet endroit, Isabelle sait ce que cachent ces belles constructions stylées, à savoir la destruction de ces quartiers populaires aux demeures emportées par les flots. La veille déjà elle a découvert des maisons semblables dans les rues adjacentes. Elle a pu ainsi se rendre compte de l'harmonie architecturale qui règne dans ces quartiers au bas de la ville. Cela change quand l'on remonte vers les coteaux où les rues plus anciennes, ont un aspect plutôt moyenâgeux. Mais plus encore que les bâtiments, ce sont les noms des lieux qui l'on arrêtée : rue des sauveteurs, rue des donateurs, rue de l'inondation. Autant de noms qui peuvent paraître iconoclastes à celui qui ne connaît pas l'histoire mais qui rappellent la crue qui en son temps a fait tant de dégâts. En gravant ces noms, les survivants ont voulu que l'on n'oublie pas.

Justement, Isabelle est venue dans cette ville pour en découvrir l'histoire qui est aussi la sienne. Elle a vingt-cinq ans et elle sait que son père a quitté cet endroit il y a cinquante ans pour ne plus jamais y revenir. Un jour, elle avait 10 ans, elle a découvert par hasard la photo, bien rangée et protégée par un papier de soie, d'un couple, le jour de leur mariage. Elle a les trouvés très beaux mais n'est pas arrivée à les reconnaître. Elle a demandé à sa grand-tante qui était ces personnes. Celle-ci le lui expliqué et lui a raconté l'inondation et la mort de ses grands-parents. Bien sûr elle avait entendu parler d'eux mais c'était très flou. Elle a voulu alors interrogé son père. Mais celui-ci lui a répondu « je ne me souviens pas j'étais trop petit ». Quand elle a essayé de savoir pourquoi il n'était jamais revenu dans cette ville, il a dit « à quoi bon ? Il n'y a plus rien de notre famille là-bas ». Il n'a pas souhaité en dire d'avantage. C'était clair, son père ne voulait pas revenir sur ce passé qu'il n'avait jamais évoqué jusqu'à ce qu'elle l'interroge. Pourtant les racines de sa famille se trouvaient à cet

endroit. Ce silence, qu'elle ne voulait pas déranger et à travers lequel elle ressentait toute la douleur de la perte, lui a donné envie d'en savoir plus sur ses ancêtres.

Quand l'occasion s'est présentée, elle n'a pas hésité. Maintenant elle y est. Elle est à la recherche de traces et pour cela elle se rend au cimetière où elle espère trouver la tombe de ses grands-parents. Ca n'a pas été difficile : 120 tombes alignées, toutes semblables, toutes entretenues et fleuries et côte à côte les noms d'Henri et de Catherine. Elle est impressionnée. Elle ne s'attendait pas à un tel hommage, rendu à ces disparus, cinquante ans après la catastrophe. Elle réalise là la violence vécue à l'époque, par les habitants, dont les descendants éprouvent encore le besoin, après tant de temps, de rendre hommage à leurs ancêtres morts. Emue, elle s'agenouille devant les noms de ses grands-parents et se met à prier elle qui n'est pas croyante ; des larmes coulent de ses yeux.

Par la suite elle n'aura pas fini d'être surprise par tous les changements opérés dans la ville à la suite de cet événement et par les marques indélébiles laissées dans la mémoire collective comme autant de signes d'un traumatisme qui n'en finit pas guérir.

En retrouvant les sépultures de ses grands-parents elle renoue avec ses racines dans lesquelles elle a envie de s'ancrer. C'est avec émotion qu'elle se sent retourner aux sources de sa vie.

C'est une partie de son histoire qui existe là. Elle doit maintenant la découvrir par elle-même puisque son père ne peut lui en apporter des souvenirs. Elle ira en chercher les traces dans les archives. Elle prendra le temps qu'il faudra car c'est désormais dans cette ville qu'elle veut rester, qu'elle veut construire son avenir. L'eau n'a pas pu tout emporter de son passé, ça elle en est sûre. Elle veut retisser le lien entre ce passé douloureux et son avenir qu'elle espère plus serein. Elle construira les ponts qui lui permettront de relier entre eux tous les bouts de son histoire pour que celle-ci devienne la digue qui résistera aux éventuelles futures vagues.